



# FEUILLET DE ST SYMÉON

N°114 • LE FILS PRODIGE COMPLÈMENT 2022

Le présent feuillet complète le feuillet N°2 de l'année 2020  
et le feuillet N° 61 de l'année 2021 pour le Dimanche du Fils Prodigue



## Homélie du P. Boris Bobrinsky Dimanche du Fils prodigue 2007

(Lc 15, 11-32 et 1 Co 6, 12-20)

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Mes chers amis, nous sommes actuellement dans le temps de préparation au Grand Carême et nous venons d'entendre l'Évangile de ce dimanche que l'on intitule souvent "l'Évangile du fils prodigue".

Que veut dire le mot prodigue d'ailleurs ? En effet, le mot "prodigalité" n'est pas nécessairement péjoratif, il peut signifier "largesse" voire "générosité", en revanche le mot "prodigue" prend ici un tour dépréciatif et désigne celui qui se livre à des excès de prodigalité. Il s'agit donc d'un fils dépensier, un fils dévoyé qui dilapide la part d'héritage qui lui advenait de son père. Mais voici qu'après avoir vécu dans la débauche, ce fils est ruiné au point que, tenaillé par la faim, il en est réduit à revenir vers la maison du père.

Combien souvent ai-je lu et relu cet épisode ! Et je suis toujours impressionné au moment où le père du fils prodigue dit à son fils aîné « Tout ce qui est à moi est à toi », comment ne pas songer à ce passage de l'Évangile de saint Jean où le Seigneur s'adresse à Son Père et dit : « et tout ce qui est à Moi est à Toi, et ce qui est à Toi est à Moi<sup>1</sup>. » ?

La parabole traite de deux fils, d'un fils cadet qui avait disparu et d'un fils aîné dont le père dit « Tout ce qui est à moi est à toi ». En évoquant un fils prodigue et un fils jaloux, l'Évangile d'aujourd'hui fait contraste avec une autre réalité qui n'est plus une parabole mais qui est l'événement fondateur de notre propre vie et de notre salut. En effet, Jésus peut être appelé "fils aîné" parce que nous avons été créés pour être, nous aussi, les enfants du Père. D'ailleurs, Jésus nous appelle Ses frères, comme nous l'enseignent les Saintes Écritures « Nous voici, Moi et les enfants que Dieu M'a donnés<sup>2</sup> », parlant ainsi de Ses frères. Ainsi donc, sommes-nous, nous aussi appelés les frères du Seigneur, les frères de Jésus.

Lorsque, dès la création de l'homme, celui-ci se détourne de Dieu et tombe, à travers la désobéissance dans l'orgueil et le péché, le fils aîné, premier-né, unique, ne demeure pas insensible à ce drame. Quand, en dilapidant l'héritage du Père, l'homme se perd dans

<sup>1</sup> Cf. évangile selon saint Jean XVII, 10. Voir aussi Jean XVI, 15.

<sup>2</sup> Cf. épître aux Hébreux II, 13 qui renvoie à Isaïe VIII, 17-18. Voir, à ce sujet, tout le passage de l'épître aux Hébreux II, 10-16.

les désordres et les passions, le Fils aîné n'oublie pas Son frère perdu. Il ne se complait pas dans son statut mais attend le temps nécessaire. Car il y a un temps pour toutes choses. Le temps de la traversée dans le désert, le temps passé dans la nuit la plus ténébreuse sont aussi des temps d'attente, des temps de promesse avant le temps du retour.

Et c'est ainsi que le Fils Lui-même se mettra en marche en effectuant une descente extraordinaire du ciel vers la terre. À la recherche de Son frère perdu, Il se mettra en route depuis Sa toute-puissance jusqu'à la faiblesse et la fragilité d'un petit enfant. L'Église nous fait justement accompagner la toute impuissance du nourrisson car, aujourd'hui, avec un peu de retard, nous fêtons cette Sainte Rencontre où Marie au quarantième jour de la naissance de Jésus – quarantième jour après le 25 décembre, c'est-à-dire le 2 février – L'amène au Temple pour offrir le sacrifice prescrit par la loi mosaïque. Dès lors, nous pouvons donc dire qu'aujourd'hui, Jésus est, ici, un petit enfant de moins de deux mois.

Un extraordinaire chemin s'est accompli, un chemin de descente vers notre humanité, une descente vers la naissance humaine et, en Église nous partageons les premiers temps de la toute petite enfance, les premiers pas sur le chemin à travers la croissance humaine de Celui qui grandira en sagesse et en grâce, de jour en jour, d'année en année, devant Dieu et devant les hommes.

Nous contemplons cette descente et nous allons suivre cette marche vers la Passion c'est-à-dire vers la délivrance et vers le Salut de cet autre frère qui est notre humanité toute entière. En définitive, nous pouvons rassembler en une destinée unique l'humanité toute entière sous les traits du frère cadet qui est parti au loin et qui est dans la détresse et que Dieu dans son amour infini désire retrouver, sauver et restaurer dans sa vocation, dans sa dignité filiale et divine.

Dans la parabole, le Seigneur nous montre le père qui scrute l'horizon. Il est probablement à l'entrée de sa tente quand il aperçoit de très loin cet individu en haillons, affamé, épuisé qui se traîne vers la demeure du père. Aussitôt le père s'élance à la rencontre de cette silhouette hâve et efflanquée mais connue et aimée. C'est tout à fait extraordinaire qu'il n'attende pas... on aurait pu penser qu'il se réfugierait dans sa dignité paternelle bafouée, et qu'il manifesterait une certaine réserve en attendant de mieux connaître les sentiments de son enfant. Au contraire, il court vers son enfant, parce que celui-ci reste pour toujours son enfant et qu'il l'aime d'un amour, d'une compassion infinie. Et il le prend dans ses bras.

Cette parabole est une grande leçon pour nous. Voyez comment dans cette parabole le Seigneur nous découvre l'amour du Père éternel qui ne craint pas d'envoyer dans la souffrance humaine, la dérélition, l'abandon et jusque dans la crucifixion Son propre Fils, Son unique ! Voyez le contraste entre l'amour sacrificiel du Fils et le sentiment d'injustice qui submerge le fils aîné !

Cette parabole nous enseigne de ne pas caricaturer l'image du Père en l'enfermant dans une justice implacable. Bien sûr, il y a la justice mais il y a aussi la miséricorde comme le rappelle le Psalmiste : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées. » Tout cela fait un dans le Seigneur, tout cela est une réalité unique et se fond dans l'amour compatissant du Père qui ne désire qu'une seule chose : que son enfant revienne vers Lui à travers la repentance. Oui ! à travers la repentance, car il ne faut pas bafouer cela ni l'oublier. Ne pensons pas que Dieu nous pardonne automatiquement, ne nous figurons pas que Dieu aurait pour fonction de pardonner et qu'Il n'a qu'à le faire... c'est un blasphème de dire cela. Dieu fait le premier pas, Il pardonne et, par son Esprit Saint, insuffle dans notre cœur le désir de repentance.

Pour animer en nous ce désir de repentance, Il permet aussi les épreuves salutaires comme celle de l'enfant prodigue qui connut la faim et la soif et qui ne savait plus vers où se tourner, vers où aller. Aurait-il pris le chemin du retour s'il avait connu la prospérité ? Ces épreuves-là sont salutaires, n'en doutons pas, car elles nous ébranlent pour nous ramener vers le Seigneur ; ces épreuves nous ouvrent les yeux et nous éveillent au sentiment de repentance par lequel le cœur du Père s'attendrit et s'ouvre. Et quand nous faisons retour vers la maison du Père, le Père se précipite à notre rencontre et nous accueille.

À l'image du fils prodigue, nous voici, nous aussi maintenant en marche vers ce Grand Carême. Nous allons suivre le Seigneur monter une dernière fois vers Jérusalem vers sa Passion, mais aujourd'hui contemplons-Le, petit enfant accueilli pour la première fois au temple de Jérusalem par un grand vieillard. Après des années d'attente, poussé par l'Esprit Saint, le vieillard Syméon est venu au-devant du Fils pour l'accueillir dans la maison de Dieu. Et nous voyons le vieux Syméon prendre dans ses bras Jésus, petit enfant, et rendre grâce au Seigneur.

Selon la Tradition, Syméon était l'un des Septante, c'est-à-dire l'un des soixante-douze lettrés interprètes et traducteurs de la Bible hébraïque en grec. On raconte donc que traduisant Isaïe, il écrivit : « Voici que la vierge est enceinte et enfante un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel<sup>3</sup> » mais il se ravisa aussitôt. Au moment de remplacer le mot "vierge" par "jeune femme" Syméon fut interrompu par un ange qui lui annonça : « Crois à ce qui a été écrit et tu ne verras pas la mort avant d'avoir vu celui qui naîtra d'une vierge. » Sans doute, Syméon avait-il douté à ce moment-là mais depuis il attendait la réalisation de la prophétie. Ce grand vieillard récapitule en lui toute l'attente et toute la destinée du Peuple d'Israël, toute l'espérance en la venue du Messie, c'est-à-dire de l'Oint du Seigneur. En Syméon, c'est Israël qui reçoit son Messie. Quand il prend dans ses bras le petit enfant, l'Esprit Saint lui révèle que cet enfant est l'Oint du Seigneur tant attendu depuis les prophètes et les patriarches, et, je dirais même, ce Messie qui avait déjà été promis à Adam et Ève lors de l'expulsion du Paradis.

Il y a beaucoup à dire sur cette scène étonnante et, à ce propos, l'Église nous renvoie au texte de la vision du prophète Isaïe quand il voit dans le sanctuaire le Seigneur assis sur un trône très élevé. Plein d'effroi, le saint prophète Isaïe : « Malheur à moi ! Je suis perdu, mes yeux ont vu le roi, le Seigneur, le tout-puissant. » Et alors l'ange s'approchant et prenant des pinces dans le feu du sacrifice céleste lui touche la bouche avec le charbon ardent et lui dit : « Tes péchés te sont enlevés et tes iniquités effacées.<sup>4</sup> » Ainsi pour recevoir Jésus dans ses mains comme le recevront constamment Marie et Joseph, il y a la grâce extraordinaire de cette permission de Dieu que le feu céleste puisse être reçu par la paille humaine sans que celle-ci soit consumée.

Cette grâce extraordinaire de la rencontre avec le Seigneur se renouvelle dans nos vies : dans l'écoute de l'Évangile, dans la sainte Eucharistie, dans le visage souffrant du prochain... ce sont des rencontres intérieures et profondes avec le Seigneur. À l'instar de Syméon qui rend grâce : « Tu laisses aller en paix ton serviteur », nous devrions les vivre toutes comme la dernière, comme si, après, il n'y avait plus rien d'autre à désirer, car nous sommes déjà dans les mains du Seigneur. Chaque rencontre entre le Seigneur et le cœur humain est unique et totale. Elle embrase tout notre être et alors toute notre vie tient à l'intérieur de l'espace brûlant de cette rencontre unique.

Pour conclure, retenons l'infinie compassion de notre Père céleste et le rôle de l'Esprit Saint dans l'œuvre du Salut. C'est la compassion du Père céleste qui nous appelle,

---

<sup>3</sup> Cf. Isaïe VII, 14.

<sup>4</sup> Cf. Isaïe VI, 1-7.

nous attire et nous entraîne et c'est l'Esprit Saint qui nous met en marche. C'est déjà l'Esprit Saint qui a poussé ce fils dévoyé à revenir vers la maison du Père, et c'est Lui qui a révélé à Syméon l'identité céleste et divine de Jésus. C'est l'Esprit Saint qui travaille en chacun de nous, et c'est Lui qui nous pousse au repentir et nous conduit à opérer ce cheminement vers la maison du Père, cette maison du Père qui est toujours ouverte à nous.

Amen.

Le numéro 275 de **Contacts** est consacré à  
**"Un grand pasteur et théologien le Père Boris Bobrinsky (1925-2020)"**  
Contacts : 61 allée du Bois de Vincin 56000 Vannes  
Site de la revue : <http://revue-contacts.com> • Courriel : [postmaster@revue-contacts.com](mailto:postmaster@revue-contacts.com)



**Homélie du P. Placide Deseille  
pour le XVII<sup>e</sup> Dimanche de Luc 2009**

**Le Fils prodigue**

Avec ce dimanche de l'Enfant prodigue (Lc 15, 11-32) se poursuit notre préparation au carême, commencée la semaine dernière avec le dimanche du Pharisien et du Publicain. Cet évangile de l'Enfant prodigue est très important, parce qu'il nous révèle tout le sens de notre effort de carême, il nous révèle que, nous aussi, nous sommes des enfants prodigues partis loin du Père, et le Père attend notre retour, attend avec tout son amour. Cet évangile nous révèle le sens de la pénitence, le sens du repentir, qui nous font imiter la démarche de l'Enfant prodigue. Mais surtout, cet évangile nous révèle la miséricorde infinie de notre Père. Il nous montre quel est l'amour du Père, qui attend ainsi le retour de l'Enfant prodigue, avec toute sa tendresse.

Déjà, dimanche dernier, l'évangile du Pharisien et du Publicain nous présentait aussi, si je puis dire, un itinéraire ; un itinéraire qui nous était révélé par un tropaire de la quatrième ode du canon de l'orthros, qui nous disait : « Le meilleur chemin d'en haut, le Verbe nous l'a montré, c'est le chemin de l'humilité, car il s'est lui-même abaissé jusqu'à prendre la forme du serviteur ; en suivant son abaissement, nous serons sauvés », Autrement dit, par l'attitude du publicain, nous était révélée l'importance de l'humilité, seule voie pour parvenir à la justification. Mais l'exemple par excellence de cette humilité, c'est le Fils de Dieu, le Verbe, qui nous l'a donné en s'incarnant, en s'humiliant, en venant prendre sur ses épaules notre nature humaine pécheresse, en assumant notre nature humaine dans son état de péché, de souffrance et de mort, pour la ramener ainsi vers le Père, par son humilité elle-même, son humilité, son obéissance. Comme le disait saint Paul dans ses épîtres : « Alors qu'il était de condition divine, il ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'anéantit lui-même, prenant la condition de l'esclave, et devenant semblable aux hommes. Il s'humilia plus encore, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur la croix. C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé » (Phil 2, 8) ; « Dieu, qui déborde de miséricorde à cause du grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos péchés, nous a rendus vivants avec le Christ, il nous a sauvés gratuitement, il nous a ressuscités avec lui et nous a fait asseoir avec lui dans les cieux » (Éph 2, 5-6) ; « Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui, car j'estime que les souffrances du temps présent ne sont rien en comparaison de la gloire à venir qui sera manifestée en nous » (Rom 8,17-18).

Tel est bien l'itinéraire que nous devons parcourir durant ce carême, et durant notre vie entière dont il est l'image : nous humilier avec le Christ, souffrir avec lui des conséquences de nos péchés, afin de parvenir avec lui à la joie infinie de la glorieuse Résurrection.

Et aujourd'hui, c'est la parabole de l'Enfant prodigue qui vient nous révéler certains aspects nouveaux, complémentaires, de ce même itinéraire. Mais j'aimerais rapprocher cette parabole d'un autre texte biblique, d'un texte de l'Ancien Testament que l'on ne connaît pas assez, parce qu'il n'est pas utilisé par la liturgie. Nous avons peu de lectures de l'Ancien Testament au cours de nos offices, sauf aux jours de grande fête et pendant le carême. Mais il faut le lire en privé. Ce livre de l'Ancien Testament dont je vous parle maintenant, c'est le livre de Tobie. Le livre de Tobie est un livre merveilleux ; c'est un livre qui n'est pas dans le canon hébraïque. Il a probablement été rédigé d'abord en hébreu, mais ce texte hébreu n'a pas été conservé, et il a été introduit, traduit en grec, dans le canon de la Bible à Alexandrie. C'est dans cette communauté juive d'Alexandrie que s'est passée, si l'on peut dire, la dernière étape de l'Ancien Testament. Les derniers livres de l'Ancien Testament ont été écrits non pas en hébreu et en Palestine, mais en grec et à Alexandrie. Cette communauté juive de la diaspora était tellement importante que l'on pense qu'elle était plus nombreuse même que la partie du peuple juif qui était restée en Palestine.

Et c'est dans cette communauté juive d'Alexandrie, qui se trouvait au cœur du monde païen, qui rencontrait le monde hellénistique et cet Empire romain qui symbolisait d'une certaine manière tout l'univers païen, que l'Ancien Testament a connu sa dernière étape, commençant ainsi à réaliser cette rencontre du peuple de la Bible avec le monde païen qu'avaient annoncé les prophètes, préparant ainsi l'entrée des païens dans l'Église grâce à la prédication de l'apôtre Paul et des autres apôtres.

Ce livre de Tobie nous raconte qu'un Juif de la tribu de Nephtali avait été exilé en Assyrie (qui correspond au nord de l'Irak actuel), à l'époque de la déportation d'Israël par Sargon (734). Il s'appelait Tobit, était très pieux, et avait un fils qui s'appelait Tobie. Il avait confié une somme d'argent à un parent qui habitait dans une région éloignée. Voulant récupérer cet argent avant de mourir, il demanda à son fils de partir lui aussi pour ce pays lointain, non pas pour aller mener une vie dissipée comme l'Enfant prodigue, mais au contraire pour aller rechercher cette somme d'argent.

La suite du livre nous raconte toute l'histoire de ce voyage. On y voit le jeune Tobie s'en aller, sous la conduite de l'archange Raphaël qui avait pris la figure d'un compagnon de voyage. Au cours d'une halte, Tobie capture un gros poisson, et son compagnon, l'ange Raphaël, lui révèle que le cœur et le foie de ce poisson, en brûlant, pouvaient chasser le démon, et que son fiel était un collyre puissant pour les yeux. En lisant ce récit, les premiers chrétiens devaient voir dans ce poisson un symbole du Christ, parce que, pour eux, le mot grec qui veut dire « poisson » correspondait aux initiales de la formule « Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur » (ICHTHYS).

Parvenu à Ecbatane, en Iran, Tobie s'arrête dans une famille d'exilés apparentés à la sienne. Il y a là une fille, Sara, qu'il demande en mariage. Mais le père de celle-ci révèle à Tobie qu'un démon la possède et a tué chacun de ses prétendants le jour même du mariage. En brûlant le cœur et le foie du poisson qu'il avait conservés, Tobie la libère du démon, puis l'épouse. Ayant récupéré la somme d'argent que son père avait confiée à ce parent, il revient vers son père, avec son épouse Sara. Et le texte nous montre son père et sa mère qui l'attendent avec toute la tendresse de leur amour, qui l'attendent aussi avec inquiétude, voyant qu'il tarde à revenir, - il avait été retardé par ses noces, célébrées dans ce pays lointain, Ecbatane.

Tout ce récit plein de charme, où l'on respire encore l'atmosphère du temps des Patriarches, a un sens typologique, un sens spirituel, car seul l'Esprit-Saint peut nous faire découvrir et goûter profondément la présence du Christ sous la lettre de l'Ancien Testament.

Le vieux Tobit et sa femme sont comme une image du Père céleste, qui est tout amour, toute tendresse, à la fois paternelle et maternelle. Le jeune Tobie représente le Fils de Dieu, parti dans ce pays lointain qu'est notre monde déchu, pour y chercher son épouse, Sara, qui évoque l'humanité soumise au joug du démon, et la ramener, délivrée, vers son Père. Nous ne sommes pas en présence d'une allégorie, mais plutôt d'une parabole ; le récit n'a rien d'artificiel, et il ne faut pas chercher à faire coïncider tous les détails avec les divers moments du mystère de la Rédemption. Mais une « lecture chrétienne » de ce livre biblique nous y fera découvrir cependant comme de multiples allusions au mystère du Christ.

L'histoire de Tobie complète, si je puis dire, la parabole de l'Enfant prodigue. En réalité, celui-ci ne revient pas seul à la maison paternelle. Il y est ramené par le Christ, il est invisiblement porté par lui sur ses épaules, comme la brebis perdue. Sara, l'Enfant prodigue, la brebis perdue, sont des images de l'humanité sauvée, de l'Église, laquelle est la vraie Sara épousée par le Christ sur la croix. Quelle belle image de l'amour nuptial du Christ pour son Église que l'amour si pur, si délicat, de Tobie pour Sara ! Et comment ne pas entrevoir, à travers l'amour du vieux Tobit et de sa femme pour leur enfant, l'amour du Père céleste qui est à la fois un père et une mère, pour son Fils bien-aimé et pour tous ses fils adoptifs, unis à celui-ci comme les membres de son propre corps.

Ce livre de Tobie pourrait être une excellente lecture d'Ancien Testament en ce temps de préparation au carême. Nous y retrouverons les mêmes enseignements que dans les textes liturgiques de ces semaines du Publicain et du Pharisien et de l'Enfant prodigue.

C'est un livre qui nous révèle le visage du Christ qui nous aime comme un tendre époux, et le visage du Père, qui nous aime à la fois comme un père et comme une mère, qui attendent avec angoisse le retour de leur enfant.

C'est toute l'histoire de l'humanité qui nous est ainsi révélée : Dieu a créé l'homme pour pouvoir l'aimer. Et Dieu qui voit tout dans cet instant qui est l'éternité (l'éternité n'est pas un temps infini, c'est un instant qui n'a ni commencement ni fin, si l'on peut dire, mais nous ne pouvons pas concevoir ce qu'est l'éternité, parce que nous n'avons que l'expérience du temps), Dieu, de toute éternité, a voulu créer l'homme, chaque homme en particulier, pour pouvoir l'aimer et être aimé de lui. Dieu a soif non seulement de l'amour de son Fils, au sein de la Trinité bienheureuse, mais aussi de notre amour, de l'amour de chacun de nous, unis à ce Fils bien-aimé. Déjà dans l'Ancien Testament, il nous révèle : « Mes délices étaient d'être avec les enfants des hommes » (Prov 8, 31). Mais en même temps Dieu ne pouvait pas ne pas voir que l'homme qu'il avait créé libre, afin qu'il puisse être aimé par une créature libre, userait mal de cette liberté. Mais Dieu en même temps avait prévu que l'homme, grâce au sacrifice de son Fils, pourrait revenir vers lui, et que chaque pécheur pourrait reprendre ce chemin par la pénitence. Il y a là quelque chose de merveilleux, de stupéfiant. Parce que l'amour de Dieu est un amour essentiellement gratuit, il se manifeste encore mieux quand il apparaît comme un amour miséricordieux, comme un amour qui pardonne. Dieu n'a pas un amour intéressé, c'est pour cela que, avant tout, il aime à faire miséricorde, sa plus grande joie est de pardonner.

Dans la parabole de l'Enfant prodigue, nous voyons le Père témoigner davantage d'affection pour son fils revenu du péché que pour son aîné resté fidèle, au point que ce fils aîné s'étonne, se scandalise, se révolte. Je ne crois pas que le fils aîné représente le

peuple juif, et le Fils prodigue les païens, comme on le dit parfois. Le fils aîné évoque plutôt les anges, peut-être même les anges révoltés, qui sont devenus des démons à cause de leur scandale devant la miséricorde divine. Dans la parabole de la brebis perdue (Mt 18, 12-14 et Lc, 15,4-7), le Christ nous dit qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'auraient pas besoin de pénitence. Selon l'interprétation des pères de l'Église, cela signifie que le Père éprouve plus de joie pour l'humanité perdue et retrouvée, que pour tous les anges demeurés fidèles.

La clef de toute l'histoire de la création, c'est le désir que Dieu a eu de pouvoir non seulement aimer son Fils et être aimé de lui dans l'Esprit-Saint au sein de la Trinité, dans cette vie intime de la sainte Trinité, qui est faite de l'amour réciproque infini des divines personnes, dans une plénitude de bonheur et de joie qui aurait pu leur suffire, mais d'aimer aussi et d'être aimé librement par des créatures, dont il savait qu'elles deviendraient pécheresses, mais auxquelles il pourrait manifester sa miséricorde et son pardon. Dieu a créé le monde pour cela : pour pouvoir pardonner à des hommes pécheurs, que son Fils viendrait rechercher, que son Fils aimerait comme une épouse. Cette humanité pécheresse, le Christ l'aime comme une épouse qu'il est venu délivrer du démon, comme le jeune Tobie avait délivré Sara. Et son Fils l'a ramenée au ciel, unie à lui, et le Père peut ainsi aimer les hommes revenus à lui, devenus ses fils d'adoption.

C'est ce mystère d'amour miséricordieux, d'amour-qui-pardonne l'ingratitude, qui est vraiment, peut-on dire, la révélation suprême de ce que Dieu est et la clef de toute la création, la clef de la création de ce cosmos immense - mais, comme le disait Pascal, qu'est-ce que cette immensité de la matière en face de l'ordre de la charité, de l'ordre de l'amour, qui est infiniment supérieur à cet ordre de la matière. Nous ne réaliserons jamais assez combien le Père nous aime, nous aime comme ses enfants, comme ses fils ingrats, nous aime comme un père et comme une mère, combien le Christ nous aime comme une épouse bien-aimée et infidèle. L'Écriture sainte ne fait que raconter toute cette immense aventure de la création.

J'ai été émerveillé, un jour, d'entendre tout cela de la bouche d'un chauffeur de taxi que j'avais rencontré à Paris. Il y avait alors à Paris une librairie protestante bien achalandée en livres protestants et catholiques sur la Bible. En attendant de pouvoir arrêter un taxi pour me rendre à une adresse assez éloignée, je regardais avec intérêt la devanture de cette librairie. Soudain, un taxi s'arrêta sur le bord du trottoir, juste derrière moi, et le chauffeur fit entendre un discret coup de klaxon pour attirer mon attention. Je me retournai, et je vis que ce chauffeur me faisait signe d'approcher. Il me dit : « Je vois à votre habit que vous êtes un religieux. J'aimerais avoir votre avis sur quelque chose d'important. Pourriez-vous m'accorder un moment ? Je vous conduirai ensuite, gratuitement, où vous voulez. » J'acquiesçai, et je montai à côté de lui dans sa voiture. Il m'expliqua que, dépourvu de toute formation religieuse, il avait été amené par hasard à lire la Bible, une Bible qu'un client inconnu avait abandonnée volontairement ou non dans son taxi. Il avait consacré de longs moments à cette lecture, de longs moments où il attendait des clients, mû d'abord par la curiosité, puis par un intérêt de plus en plus vif. Frappé par la fréquence du thème de la relation de l'homme et de la femme, depuis Adam et Ève jusqu'aux paraboles de Jésus sur le festin nuptial, il croyait avoir compris que toute la Bible était une histoire de noces, et finalement l'histoire de l'union nuptiale de Dieu et de l'humanité. Il croyait avoir compris que la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse, malgré la diversité des livres qu'elle contient, est le récit d'une histoire unique, l'histoire de l'accomplissement du dessein que Dieu avait conçu de créer l'homme pour l'aimer et être aimé de lui, afin d'aimer son Fils non plus seulement au

sein de la Trinité, mais incarné, uni à tous les hommes qui auront accepté d'être pardonnés, d'être délivrés de la domination de Satan grâce à son sacrifice, et de devenir ainsi son Épouse, unie à son corps ressuscité et glorifié, ne faisant plus qu'un avec lui. « Mais, me confiait aussi ce chauffeur de taxi, ai-je bien compris ? Ne suis-je pas victime de mon imagination ? Et depuis que je crois avoir compris ce merveilleux dessein de Dieu, j'ai compris aussi que, moi et ma femme, nous ne pouvions plus vivre comme avant... » Eh bien, nous aussi, si nous comprenons bien la parabole de l'Enfant prodigue, si nous percevons les immenses perspectives qu'elle nous ouvre, si nous réalisons l'infinité de l'amour miséricordieux de notre Père céleste, nous ne pourrions plus, nous non plus, vivre comme avant ! Tout au long du carême, nourrissons-nous de tous les textes de nos offices\* de ces tropaires et de ces canons qui contiennent tout l'enseignement des pères de l'Église sur le mystère de notre salut. Que notre cœur soit rempli d'action de grâces envers le Seigneur pour son immense amour miséricordieux, qui nous est ainsi révélé.

Au Père, au Fils et à l'Esprit-Saint soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Note \* Les pères de l'Église qui ont composé les admirables textes liturgiques que nous avons chaque jour dans nos offices de carême sont principalement saint Cosmas de Maiouma, saint Joseph l'Hymnographe et saint Théodore Studite. Saint Cosmas (VIIe siècle) avait été adopté par le père de saint Jean Damascène, qui était grand fonctionnaire auprès du calife de Damas, et avait été élevé avec le futur saint, dont il resta toujours un ami intime. Ils devinrent tous deux moines de Saint-Sabas. Cosmas composa un grand nombre de tropaires et de canons, puis devint évêque de Maiouma, en Palestine. C'est un des tout premiers auteurs de ces admirables textes liturgiques que nous avons spécialement en carême, mais aussi tout au long de l'année liturgique. Saint Joseph l'Hymnographe (IXe siècle), originaire de Sicile, vécut une grande partie de sa vie à Constantinople. Saint Théodore le Studite, fondateur du monastère du Studion à Constantinople au IXe siècle était lui aussi hymnographe. C'est dans ce monastère du Studion que la plupart des textes liturgiques du Triode ont été élaborés. Ils sont comme un concentré de toute la tradition patristique antérieure.

### **Les Homélies du P. Placide Deseille**

*La Couronne bénie de l'année liturgique*

Sont à retrouver sur les sites • du Monastère de Solan

• <https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>

et du Monastère Saint-Antoine • <https://monasteresaintoaine.fr/librairie/>

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

**Archimandrite Aimilianos**